



© Les Guallino - *Arbre à confidences.*

Heurs, malheurs, bonheurs

Brigitte Prados

Un foulard.

Le vent.

Ces deux-là nous ont mis en présence.

Au sommet de la cathédrale de Strasbourg, tu tutoyais le ciel en photographiant les nuages.

Moi, je contemplais du haut de mes talons une extraordinaire vue, large, générale. Moi, qui ai une peur bleue de l'altitude, avec un sac à dos deux fois large comme moi qui me tirait en arrière. Dans une main, je tenais un petit carnet pour y noter mes impressions à l'aide d'un crayon pointu comme les aiguilles de mes talons et, dans l'autre la brochure explicative de l'horloge astronomique de la cathédrale de Strasbourg.

Nous appartenions au même groupe touristique.

C'était un jour du mois de mai, venteux, très venteux.

Et puis, une rafale.

Mon foulard s'est subitement détaché de mon cou pour s'attacher au tien déjà encombré par la bandoulière de ton appareil.

Je suis restée bouche bée te regardant te débattre avec ce morceau de tissu coloré qui était venu s'écraser contre tes joues.

Tu as livré grande bataille avec tes mains survoltées.

Je restais là, pétrifiée, me demandant comment tu allais t'en sortir et réagir.

Et puis, ton visage à découvert, j'ai remarqué ton sourire qui répondait au mien gêné.

Tu t'es avancé, a tendu ton bras et, de ta voix feulée, sans te départir de ton sourire :

- Ça souffle, hein ? m'as-tu dit me tendant mon foulard bicolore – et de rajouter :

- Je pense qu'il est à vous car il me semble en harmonie avec votre tenue...

Tu as toujours cette finesse d'observation qui fait de toi un photographe remarquable.

Un peu éberluée par ta remarque, j'ai compris tout de suite que tu savais observer et avais bon goût. Hum ! Diantre, j'étais très chatoyante ce jour-là, vêtue d'un tricot rayé jaune et vert et d'un pantalon rouge en coton.

Nous étions en plein printemps, quoi !

Et cette photo-là que je regarde, c'est celle que tu avais prise juste avant cet événement qui a marqué le début de notre belle histoire. Du bleu profond au gris pâle, selon la fantaisie des nuages. Pour toi, il était plus émouvant d'éterniser ce qu'il y a de plus fluide et de plus fugitif que de photographier des sujets eux-mêmes déjà figés à jamais.

Installée dans mon fauteuil, je m'y cale douillettement et pose sur mes genoux notre album. Dans cet album, il y a toute notre vie. Il regorge de photos délicieuses qui cohabitent dans une effervescence de couleurs – le noir, le blanc mais aussi le gris, le bleu, le rose – chacune rappelant un événement, un lieu, une émotion.

Aujourd'hui, j'ai envie de sillonner l'espace à la recherche du temps, du temps enfoui entre ciel et terre. Je veux dépoussiérer, je veux me souvenir simplement.

Tiens, celle-là, c'est le jour de notre mariage. Nous étions très amoureux les premiers temps et nous avons su garder la même qualité d'émotion, su renouveler nos comportements de séduction car tu sais si bien allier le mari pantouflard au mari grand frisson. Nous formons un couple heureux grâce à notre complicité. C'est ce que Montaigne appelait joliment *l'amitié maritale*, aimer la vérité de l'autre, sa présence, son amour.

Ici, c'est toi qui pêches au bord de l'étang, une cigarette éteinte au bord des lèvres. Je suis venue t'apporter ton déjeuner dans un vieux panier en osier dont je n'arrivais pas à me défaire. Je suis restée là une paire d'heures à te regarder t'enflammer avec ta canne à pêche avant de regagner l'atelier d'écriture où m'attendaient mes acolytes pour partager notre goût de la littérature.

Tu ne m'as jamais imposé ton propre style de vie, ni moi le mien et nous avons su conjuguer chacun le nôtre pour nous enrichir mutuellement. La tolérance nous a permis de mieux nous écouter, de mieux co-exister. L'un accepte que l'autre soit très exactement ce qu'il est, c'est-à-dire fondamentalement différent.

Oh mon Dieu ! Ici, tu as non pas des cannes mais des béquilles ; tu sortais de l'hôpital. Quelques mois auparavant, nous nous étions engagés dans un projet commun. Souviens-toi, l'achat de cette maison branlante que nous avons retapée tous les deux, surtout toi. Elle nous a demandé des années mais peu importe,

nous avons réalisé notre projet qui nous tenait tant à cœur. Mais mon chéri, tu bricolais arc-bouté sur ton échelle chancelante, tu as glissé et tu es venu t'aplatir sur le sol bétonné de l'allée. Crac, péroné cassé. J'ai appelé le 18 et les pompiers t'ont pris en charge dix minutes après. J'étais si désemparée ne sachant pas vraiment ce que tu avais. Tu gémissais et je me sentais si impuissante devant ta souffrance.

Je t'ai accompagné tous les jours au centre de rééducation et je constatais tes progrès qui nous rassuraient.

Puis, nous nous sommes lancé dans un autre projet – d'une autre nature - un voyage en Martinique...

Whaou, j'avais enluminé notre album de quelques dessins, haïkus et je t'avais écrit ce poème pour fêter notre septième année de mariage.

La septième année n'est pas facile à traverser – nous disait-on – mais non seulement, nous l'avons traversée sans embûche mais amplement dépassée maintenant.

Je sais le chemin qui contourne ta peur
Et celui du jardin de ton cœur.
A cacher les soucis, tu enfonces ton chapeau
Gonflé de chagrins et de mille crapauds.
Au chuintement de la porte refermée
Tu voûtes le dos pour m'échapper.
Sous la bruine, tu trembles, noyé, alourdi
Et, dans le pâle désespoir, te réfugies.
À voler petite fée, je suis affairée
Sous la pluie de clochettes et de perles dorées.
Ma main sur ton épaule pour te retenir

Mon sourire, mes larmes, mes mots chéris
Te parlent d'aujourd'hui, surtout de demain ;
Le battement de mon cœur est réglé sur le tien.
Yeux brillants, lèvres pourpres, joues rosies,
Pleins de promesses sont nos rires pour la vie.

Là, sur cette photo, haute en couleurs, un petit air malicieux se dessine sur ton joli minois. Je suis assise sur le lit, en petite nuisette de satin rose que tu as toujours aimé caresser voluptueusement de tes mains larges, solides, bâtisseuses. J'aime ta présence près de moi ; un regard, un geste, une caresse de toi. Nous n'avons pas toujours besoin de mots pour exprimer notre amour ; nous avons aussi besoin de nous toucher pour nous aimer. Le sexe et l'amour sont des 'anti-âge' formidables !

Comme tu es beau sur cette photo ! Tu posais avec ta pelle dans les bras, trempé de sueur par ce jardin qui te coûtait tant d'efforts. Nous avons su alterner nos espaces d'autonomie et nos moments de partage et même si je n'ai pas la main verte, j'aime t'écouter m'apprendre les choses de la nature car elle et moi sommes si proches, si complices. Elle donne un sens éblouissant à notre existence, si robuste et si fragile aussi. Rappelle-toi, tu avais pris froid, un vilain rhume qui t'avait obligé de t'aliter avec un enrrouement, des éternuements et reniflements répétés. Je t'ai retapé avec des cataplasmes à l'eucalyptus et des grogs au citron et une coulée de rhum. Ragaillard, tu as retrouvé ton souffle de vie en deux jours.

La photo suivante me ravive une profonde douleur et me force à fermer les yeux.

Heureux, joueur, taquin, attendri, tu as voulu immortaliser mon ventre rond ce jour-là, en plein été. J'étais enceinte jusqu'au menton. Je n'arrivais plus à marcher et ça te faisait rire. C'était douillet.

La vie est si tragique quelquefois.

Une chute diabolique.

Le terrible nous avait touchés.

C'était un garçon.

Ce vide incommensurable qu'il nous a laissé.

Des kilomètres et des kilomètres nous ont séparés de notre enfant, notre fils.

Plus tard, déroutée, bousculée, j'ai erré au bord de la Méditerranée dans un état de folie, mes larmes de deuil cachées par mes lunettes sombres. C'était devenu une plage difficile, violente. Et dans ces moments effroyables de notre existence, nous avons su nous soutenir, nous secourir, nous accompagner.

La communication nous a sauvés.

Le pire venait le soir.

Il nous a fallu bien du courage pour assumer cette chambre d'enfant, vide.

Plus tard, bien plus tard, je m'avançais dans le couloir, à petits pas précautionneux. Les bras croisés, la mine farouche, je voyais bien tes larmes phosphorescentes dans le noir de cette chambre. Je te caressais alors la nuque avec beaucoup de douceur et tes pleurs se calmaient.

Je n'ai pas dormi les nuits suivantes, encore et toujours, cristallisée sur mon chagrin et consacrée aussi à surveiller l'évolution de ton état de lassitude.

Tiens là, c'est Poilu couché sur mon foulard – celui de notre rencontre – les oreilles baissées, les moustaches en arrière, les paupières mi-closes ronronnant comme un sonneur. Souviens-toi de ce papillon qui passait et repassait sous son nez et qui a fini par s'y poser. Il a éternué et zut, je pensais que la photo serait ratée.

- Non, non Céleste – m'as-tu dit avec humour – une chose que m'a enseigné la photographie, c'est que le positif est contenu dans le négatif, tu verras Poilu sera très bien. Et tu avais raison.

Oh là là... Te souviens-tu de la scène de jalousie que j'ai menée bruyamment ? Anesthésiée, momifiée par la découverte de ce petit bout de hiéroglyphes, signé Amélie ?

J'avais douté de ton amour ce jour-là. Quelle idiote, j'étais ! Je grommelais quelques paroles incompréhensibles voulant te quitter et m'enfuir loin, très loin.

Le dialogue nous a permis de ne pas nous détruire dans ce moment de crise et le ton de notre conversation s'est radouci au fil de nos explications.

Là, je n'étais pas bien en ce premier jour d'été – c'est une saison qui ne nous réussit pas – je venais d'apprendre ton licenciement et j'étais si déprimée à l'idée de cette future traversée du désert.

De retour chez nous, je m'accoudai à la fenêtre et repassai dans ma mémoire les événements de ces deux dernières années mémorables, douloureuses.

Nous avons su nous soutenir, nous encourager et continuer à sourire, à espérer.

Tu m'as appris à rire – les autres se chargeront bien de t'ap-

prendre à pleurer, me répétais-tu – ris, ris, ris à gorge déployée, ris de tout ma Céleste, presque de tout.

Et, à côté de cette photo, j'avais inscrit quelques mots volés à Alfred de Musset :

« La vie est un sommeil, l'amour en est le rêve et vous aurez vécu si vous avez aimé. »

L'essentiel est positif, oui. Pour le meilleur et pour le pire.

Je pense que nous avons appris à nous respecter mutuellement et à accepter nos différences, à être patients. Nous savons aussi que nous ne sommes pas toujours heureux car l'amour à deux n'est pas toujours facile et demande parfois quelques compromis. Il est naïf de croire que nous pouvons rester souriants en permanence car rien n'est plus difficile que d'aimer, rien n'est plus difficile que le couple.

Tes imperfections, mes imperfections, nous les acceptons et nous les comprenons grâce à notre amour qui a plus de maturité. Nous avons appris la vie, les choses de la vie mais aussi comment rester légers.

Tes yeux me voient toujours.

Ma main effleure toujours l'ovale de ton visage et je ne me lasse jamais de te découvrir, de te réinventer sous mes doigts longs et frileux.

Tu es si proche.

Inépuisable toucher.

La douceur de tes caresses me remplit de ta présence et de ton amour.

Ce toucher a toujours sur nous un effet merveilleux.

L'émotion qui trouble un visage aimé vaut plus que tout.

Nous avons su apprivoiser le monde avec ses crocs, ses ron-

ronnements aussi et, éviter ses épines par quelques sauts de puce.

La visite de mes confidences est finie car j'entends les pneus de ta voiture crisser dans l'allée. Je file dans la cuisine préparer ton dessert préféré mon chéri : une pomme d'amour.

☆☆☆